ESSAI

SUR LES CONNOISSANCES

NÉCESSAIRES

AU MÉDECIN,

Par B. VICQ, Éleve en chirurgie, pour sa réception à la Société d'émulation de Nancy.

A NANCY,

Chez HAENER et DELAHAYE, Imprimeurs rue de la Constitution, n.° 10.

AN X.

REMARQUE.

Si on me demandoit quel est le but que je me suis proposé en publiant cet essai, je serais fort embarrassé de le dire. Mais, on cessera d'être surpris, quand on saura qu'un de mes amis en est la seule cause. Lorsque je sortis de mon village, il me dit avec un ton moqueur : puisque tu vas faire tes études, j'espère voir des livres de ta façon. Je sentis l'ironie, et je résolus, quoiqu'il dût m'en coûter, de lui donner le démenti. Voilà pourquoi ce petit ouvrage, fait pour rester dans le cabinet, voit le jour. Ceci nous apprend qu'il ne faut jamais blesser l'amour - propre de personne.

ESSAI

SUR LES CONNOISSANCES

NÉCESSAIRES

AU MÉDECIN,

Par B. VICQ, *Éleve en chirurgie, pour sa réception à la Société d'émulation de Nancy.*

LES règles de votre Société m'apprennent qu'il faut, pour y être reçu, avoir présenté un ouvrage qui ait mérité l'approbation des membres qui la composent. Si je n'eusse consulté le desir d'être associé à vos travaux, plutôt que mes forces et mes moyens, sans doute je n'aurais jamais osé écrire : mais poussé par l'amour des sciences, par le besoin d'acquérir des connoissances, je ne pouvais trouver de motifs assez puissans pour me détourner de mon projet.

N'attendez pas de moi cette pureté, cette élégance dans l'expression, dont chacun de vous est capable : mais si l'exactitude et la bonne volonté peuvent y suppléer, je compterai sur votre indulgence ; et mes vœux les plus chers seront remplis, si mon espérance n'est pas trompée.

C'est de cette partie intéressante de la société, celle qui met tous ses soins à conserver la vie de chacun de ses membres, c'est des ministres de la santé que je veux vous entretenir. Je dois examiner l'étendue des connoissances qu'exige le but qu'ils se proposent, et les moyens à employer pour y parvenir.

Les hommes tendent tous au bonheur, les uns par des principes que d'autres ne suivent pas : cependant ils ont cela de commun, que tous cherchent à conserver leur santé, et à éloigner le terme fatal de leur destruction.

Si l'estime des hommes est proportionnée aux services qu'ils reçoivent, ceux qui emploient toutes leurs facultés à conserver à leurs semblables, cette santé, cette vie, objets constants de nos desirs les plus vifs, ceux-là, dis-je, y auront sans doute quelque part.

A peine l'homme a-t-il reçu l'existence, qu'il est soumis à l'action des objets extérieurs qui le modifient en diverses manières, selon le temps et les circonstances. Non-seulement il est modifié par les autres êtres; mais la partie spirituelle qui se trouve en lui unie au physique, agit encore puissamment sur ce dernier, et réciproquement. Le nombre des effets que peuvent produire toutes ces causes est très-grand: ils lui étaient trop importans, pour qu'il dût ne pas s'en occuper.

Dès l'origine de l'espèce humaine, lorsque livrée aux simples besoins de la nature, elle trouvoit

par-tout les moyens de les satisfaire, les maladies de l'homme durent être en petit nombre et peu importantes, parce qu'alors son physique jouissoit de toute son énergie, et que le moral influait peu sur lui. Il n'était cependant pas à l'abri de ces actions violentes qui ne dépendent nullement de lui: une chûte grave, un coup violemment appliqué sur une partie peu capable de résister, pouvaient tout-à-coup, non-seulement troubler l'ordre de ses fonctions, mais encore les anéantir. Quoique les altérations de sa santé, qui n'étaient dues qu'à ces causes accidentelles, fussent peu communes, il dût chercher dans les êtres qui l'environnaient de toutes parts les moyens de la rétablir, précisément parce qu'au milieu d'eux, il avait trouvé les objets propres à satisfaire ses besoins, non moins gênants pour lui, que le dérangement de sa santé. On sent déjà combien la médecine dût être arbitraire; combien il fallut d'essais pour réussir une seule fois; le seul intéressé faisait alors les recherches relatives à son état; et une fois son objet rempli, il cessoit de s'en occuper: delà l'obscurité de l'art de guérir, parfaitement d'accord avec celle des autres connoissances humaines.

A mesure que la société se formait, l'homme déployait ses facultés. Bientôt les besoins naturels, déjà en assez grand nombre, ne furent pas les seuls qu'il éprouva; il s'en créa de nouveaux qui ne manquèrent pas d'ajouter aux causes qui pouvaient l'affecter désagréablement, une infinité d'autres d'autant plus dangereuses, qu'elles n'étaient

plus naturelles. La sphère de ses connoissances s'étendant de jour en jour, il s'éloigna d'autant plus de la nature, que l'art fit plus de progrès. Mais alors les effets fâcheux se multiplièrent tellement, qu'il ne fut plus possible à chaque individu de faire les recherches relatives à son état : et de même que les autres arts furent réservés à certains hommes, de même l'art de guérir devint la propriété de quelques autres qui s'en occuperent spécialement. Ici seulement la médecine devint un art. C'est de là qu'il faut partir pour en faire l'histoire, pour en calculer l'heureuse influence, et pour développer l'ensemble des connoissances qu'elle exige.

Dans ce temps d'enfance de la société, ou, pour mieux dire, dans ce cahos des connoissances humaines, la médecine, comme les autres sciences, ne dut être, et ne fut en effet que l'assemblage informe des faits connus alors : cet état aurait duré longtemps sans doute, si un homme doué d'un génie extraordinaire, si un homme profondément pénétré de l'utilité de la médecine ne s'en fut occupé. Hyppocrate parut, et les ténebres se dissipèrent devant lui, comme les ombres de la nuit devant l'astre du jour. Les faits vinrent comme d'eux-mêmes se classer, s'ordonner autour de lui, comme autour d'un centre commun : il observa, et il y réussit d'autant mieux qu'il ne se proposoit que d'observer : en un mot, il posa les fondemens de la science, et ses immortels ouvrages sont encore aujourd'hui une règle sûre pour se

conduire dans la route tortueuse de la pratique.

Que de travaux, que de connoissances ces heureux résultats n'exigeaient-ils pas ! Combien de fois ne fallait-il pas qu'il observât le même fait! Avec quel soin ne devait-il pas en péser les circonstances, pour prononcer qu'à tels signes il devait se manifester ! Dans quels détails n'étoit-il pas entraîné, sur l'âge, le sexe, le tempérament de chaque individu! Avec quelle exactitude enfin ne fallait-il pas préciser les modifications qu'amenent nécessairement les mœurs, les usages et les climats divers! Nous ne devons donc point nous étonner, si ses contemporains lui rendirent les mêmes honneurs qu'à Hercule. Eh quoi! ne faudroit-il donc pour mériter des autels, qu'avoir versé des torrens de sang humain! Mais si de son temps il sut exciter à ce point l'enthousiasme de ses compatriotes, quelle admiration devons nous avoir pour lui, nous qui sommes plus en état de l'apprécier.

Hyppocrate fit faire à la science médicale le premier pas ; mais ce premier pas fut immense; et comme on suit plus facilement une route déjà tracée, de même ceux qui succéderent à ce grand homme, purent aisément arriver aux découvertes qu'il leur avait indiquées. Hélas ! Pourquoi tous ne l'ont-ils pas imité ? Pourquoi quelques-uns d'entr'eux, abandonnant l'expérience, seul guide en médecine, se sont-ils livrés à leur imagination, à l'esprit de système, toujours si funeste dans les sciences de fait ? Aussi quels ont été les résultats de leurs veilles ? Très-peu de découvertes utiles,

des chimères, des erreurs sans nombre, d'autant plus dangereuses qu'elles influaient plus puissamment sur la vie des hommes.

Cependant à travers ce dédale d'erreurs, de préjugés communs à la médecine et aux autres sciences, plusieurs hommes distingués par leurs découvertes, se montrèrent à différentes époques. Grâces vous soient rendues, ô immortel Harvée! vous qui le premier aperçûtes le merveilleux phénomène de la circulation. Vous êtes digne, par l'importance de votre découverte, et par les travaux nombreux qu'elle vous occasionna, d'être placé à côté du père de la médecine. Mais vous n'êtes pas le seul à qui nous devons des tributs de reconnoissance. Les Boërhaave, les Sydenham, les Bordeu et tant d'autres, justement célébres par les nombreuses observations qu'ils ont faites, par les théories savantes et lumineuses qu'ils nous ont laissées, doivent aussi avoir une place mémorable dans les fastes de la médecine.

Si les bornes que je me suis prescrites, m'eussent permis d'entrer dans quelques détails sur l'origine et les progrès de l'art de guérir, je vous aurais fait remarquer comment ces progrès sont liés et coordonnés à ceux des autres sciences. De là on aurait conclu que la médecine a dû marcher vers une amélioration bien caractérisée, dès que les autres sciences se sont perfectionnées; que, toutes les fois que le despotisme a appesanti son sceptre de fer sur l'esprit humain, la médecine n'a pu faire un pas de plus pour son

avancement. Heureux encore quand ce monstre hideux ne tarissait pas les sources où l'esprit, devenu plus libre, puisait les découvertes déjà faites : delà enfin, on aurait conclu que l'époque actuelle est la plus brillante de l'art de guérir, parce que, comme dans les autres sciences, il a porté, dans les recherches qu'il a faites à ce sujet, cet esprit d'analyse qui, du connu, nous conduit à l'inconnu ; parce qu'il a basé sa théorie sur l'expérience ; parce qu'en un mot, il peut puiser dans les sciences perfectionnées de nos jours tous les secours dont la privation en retardait le développement.

De ce que j'ai dit jusqu'à présent, il résulte que l'art de guérir fut d'autant plus parfait, d'autant plus utile, qu'il fut cultivé par des hommes qui réunissaient le plus de connoissances. Ce principe incontestable par le fait, va servir de base au développement de celles exigées du médecin qui veut approfondir son état pour l'exercer dignement.

Avant de passer plus loin, j'observerai que je comprends sous le nom de médecin, celui qui cultive, soit la médecine proprement dite, soit la chirurgie, parce qu'elles ne sont que deux branches de la même science qui les comprend toutes deux; qu'elles exigent les mêmes études préliminaires; qu'enfin elles se prêtent mutuellement des secours, dont la source et l'objet sont les mêmes: l'art de guérir.

Pour déterminer le nombre et l'étendue des connoissances exigées des médecins, il faut préciser

exactement le but qu'ils se proposent. C'est l'homme malade qu'ils doivent rendre à la santé ; c'est l'homme doué de la santé à qui ils doivent la conserver ; en un mot, c'est l'homme considéré en lui-même, et en rapport avec tous les autres êtres, qui devient l'objet de leur étude. Mais sous ce double point de vue, dans quels détails ne faut-il pas entrer? Et pour les atteindre quelle pénétration d'esprit, quelle sagacité n'exigent-ils point? La santé résulte d'un certain équilibre dans le jeu des organes, d'une influence modérée de ceux-ci sur les facultés intellectuelles, et réciproquement. Mais pour connaître l'action des organes, il faut, après avoir étudié les nombreux ressorts que renferme la machine animale, déterminer les effets qu'ils peuvent produire, tant parce qu'ils ont des propriétés physiques et chymiques, que parce qu'ils sont animés par un principe inconnu, quant à sa nature, mais sensiblement présent dans tous les instans de la vie. Si l'intellectuel influe sur le physique, celui-ci, à son tour, réagit sur l'autre; et alors il faut étudier l'homme sous le triple point de vue, de physique, d'intellectuel et de moral.

Voilà le précis des recherches qu'exige l'homme dans l'état de santé. L'homme malade ne demande pas moins de travail. L'équilibre qui constitue la santé peut être troublé par tant de causes ; leurs effets sont si nombreux, si compliqués, qu'il faut des observations très-multipliées, des connoissances aussi variées que profondes dans l'histoire natu-

relle et dans la physique, une logique bien saine, pour reconnaître les uns et remédier aux autres.

Cet apperçu de connoissances que le médecin doit posséder nous fait remarquer que les unes sont spéciales à l'art de guérir, les autres seulement accessoires. Pour mettre de l'ordre dans leur exposition, prenons le jeune homme qui se destine à cet art, au moment même où il commence sa carrière, et suivons le dans ses travaux. Chaque science à laquelle nous le verrons s'appliquer, nous la lui ferons envisager sous le point de vue d'utilité dont elle peut lui être, à lui personnellement comme homme, et ensuite sous celui de son rapport direct avec l'art de guérir.

Sans doute les connoissances de notre élève seraient sûres, mais bien peu étendues, si la nature seule le dirigeait; or, elles doivent être aussi exactes que nombreuses : l'instruction doit donc, ici, aider la nature : tout l'artifice consiste à ne pas les mettre en opposition; à faire avec l'art ce que la nature ferait mal sans lui, ou ne ferait peut-être pas. En suivant cette méthode, on jette, il est vrai, dans son entendement des idées confuses, et des mots auxquels il n'attache d'abord point de sens; mais, par la suite, son esprit refait son travail avec connoissance, il rectifie les erreurs que l'éducation y avait glissées : nous profiterons donc de la bonté de sa mémoire, de son avide curiosité, pour lui faire apprendre le matériel des langues, et lui faire connaître les nombreux êtres qui l'entourent de toutes parts.

Notre élève doit connaître sa langue: comme citoyen il la lui faut; mais comme médecin, jusqu'à quel point doit-il la posséder? Le genre d'idées que demande la médecine, semblerait exiger cette diction froide que l'on remarque dans les sciences exactes; cependant le médecin, est obligé très-souvent de faire des rapports, et de publier des observations que doivent apprécier les gens instruits: il doit donc s'appliquer à rendre sa pensée avec cette élégance, ces tournures heureuses qui, sans nuire à la clarté, à la précision, animent les tableaux, même les plus froids. On sent d'après cela qu'il ne doit pas se borner au genre didactique: il est peu propre à lui faire connaître les beautés de sa langue. Qu'il lise donc les Buffon, les Leclerc, les Bordeu, et tous ces hommes célébres qui ont su peindre avec grâce et harmonie les idées les plus abstraites. Qu'à ces lectures il joigne celle d'un Voltaire, d'un Rousseau, etc. Alors, en même temps qu'il appercevra les richesses de sa langue, il ornera son esprit et son cœur, d'un côté, des vérités médicales les plus utiles, et de l'autre des plus grandes vues philosophiques.

Mais les grands hommes qui ont jetté les fondements de l'art de guérir, ceux qui en ont fait les découvertes, ne nous les ont point transmises dans notre langue: Hyppocrate a écrit en grec: les immortels ouvrages des Haller, Boërhave, Sydenham, etc. sont en latin: tous les mots techniques de cette science sont tirés de ces deux

langues : comment donc, sans leurs secours, notre élève puisera-t-il dans les bonnes sources ? Comment, sans elles pourra-t-il s'entendre lui-même ? Sa langue maternelle ne lui suffit donc pas.

On pourrait objecter que le grec et le latin exigent un travail de plusieurs années, travail qui, outre qu'il est rebutant, enlève un temps précieux; d'ailleurs les ouvrages les plus distingués, ceux qu'il importe le plus de connaître, sont traduits dans notre langue, et les mots techniques rendus par des mots équivalens. Il est facile de répondre à ces objections. La méthode actuelle pour les langues, en supprimant les futilités qui les embarrassaient, en suivant des principes plus philosophiques, abrège le temps qu'on doit leur consacrer. Une connoissance du grec, qui permette d'entendre les médecins qui ont écrit en cette langue, suffira en même temps pour donner les racines des mots qu'elle a fournis aux sciences. Quant à la langue latine, comme elle est plus intimement liée à la notre, que d'ailleurs elle est la langue des savans de tous les temps et de tous les lieux, il est nécessaire de l'étudier plus particulièrement. Outre que cette langue nous met à même de communiquer avec les savans étrangers, souvent elle est utile pour cacher au public ignorant des résolutions dont il apprécierait peu le but salutaire. Les ouvrages grecs et latins sont traduits, il est vrai, dans notre langue, mais comment sont-ils traduits ? je ne doute nullement des connoissances profondes des traducteurs dans

ces langues; je les suppose même : mais auront-ils bien saisi l'esprit de leurs originaux? Ne les auront-ils pas rendus comme ils les comprenaient, et leur manière de concevoir sera-t-elle celle de leurs auteurs? Concluons donc que l'étude des langues anciennes est indispensable pour celui qui se destine à l'art de guérir.

L'étude pénible des langues occupera notre élève pendant plusieurs années. Cependant elle arrive au moment où ses passions commencent à se développer, où son cœur, encore neuf, est susceptible des plus douces impressions comme des plus fortes; où il est entraîné par sa vive imagination. Craignons donc que, ne l'appliquant qu'à des études dénuées de ces résultats qui plaisent tant au jeune âge, nous n'émoussions en lui ces facultés précieuses qui doivent lui être d'un si grand secours dans la suite. Que l'histoire et la géographie, que la poësie et les arts d'agrément viennent donc tour-à-tour remplir ses loisirs; et que, semant des fleurs sur son chemin hérissé d'épines, ces études les lui cachent, et soutiennent ses forces et son courage. Ces connoissances qui répandent tant de charmes sur l'éducation d'un jeune homme, lui seront d'ailleurs de la plus grande utilité. Appelé par son état à fréquenter les meilleures sociétés, il y figurerait mal, s'il s'y présentait avec les seuls talents de son art.

Mais comme les tableaux, tantôt vifs et brillans, tantôt doux et tendres, que l'histoire, la

poësie, la musique, etc. lui offriront successivement, pourraient allumer dans son cœur le feu des passions déjà prêt à se développer, prévenons cet incendie terrible, arrachons le pour un moment à la société, dérobons lui des charmes qui lui deviendraient funestes ; et, quand il sera homme fait, nous les lui rendrons ; alors il pourra en jouir avec plus de sécurité. Conformément à ces vues, dirigeons ses regards sur la multitude des êtres que la nature lui offre de toutes parts : sans doute, les variétés de ces êtres, les beaux tableaux qu'ils lui présenteront sans cesse, ne manqueront pas de l'intéresser.

Un léger examen suffira pour lui faire remarquer que tous les corps qui se trouvent répandus sur notre globe, sont divisibles en deux grandes classes : les organiques et les inorganiques. Aussitôt qu'il aura établi cette grande division, il se verra forcé de subdiviser la première en végétaux et en animaux : classes d'êtres bien distinctes à la vérité, mais séparées les unes des autres par des différences légères et des nuances très-fines : tant il est vrai que, dans la nature, tout se fait par gradation.

Jettons un coup-d'œil rapide sur chacune des divisions que nous présente l'histoire naturelle, afin de déterminer de quels secours elles peuvent être à l'art de guérir.

Huit grandes classes comprennent tous les individus que renferme le règne animal, et à la

tête desquels l'homme se trouve placé. Mais parce qu'il est l'objet de nos travaux, son histoire naturelle devra nous être connue, même avec détail. Elle nous fera remarquer les nombreuses variétés de l'espèce humaine, les différentes habitudes externes qu'apportent la diversité des climats, la forme des gouvernements, les différences d'âge, de sexe, de tempérament, etc. Tous ces résultats sont du ressort de la médecine, et elle doit les connaître.

Les formes et les habitudes des quadrupèdes, celles plus intéressantes encore des habitans nombreux de l'air et de l'élément liquide, la multitude infinie des insectes, leurs finesses, etc. sont dignes de toute l'attention de notre éleve. Sa curiosité serait satisfaite sans doute, mais, outre que le règne animal fournit moins de secours à la médecine que les deux autres, il exige des détails si multipliés, un temps si long, que nous ne devons que l'effleurer. Seulement nous remarquerons ceux des animaux qui fournissent des moyens de guérir, ou dont l'action sur le corps humain peut être nuisible.

Si l'étude de la zoologie a fait gouter à notre éleve les jouissances les plus pures en même temps qu'elle lui a procuré des connoissances très-utiles, la botanique lui offre une perspective plus brillante encore.

Je ne parlerai pas des sensations de plaisir qu'il

devra éprouver, lorsqu'il sera livré aux douces impressions que feront sur ses sens les couleurs vives et brillantes, les parfums exquis de cette foule innombrable d'êtres auxquels il ne manque que le mouvement et le sentiment pour égaler en perfection les animaux : tout homme sensible reçoit ces impressions. Mais ce n'est pas en poëte qu'il doit étudier la botanique ; c'est en naturaliste et en médecin. Comme naturaliste, il fera la comparaison des fonctions des végétaux avec celles des animaux ; et il sera surpris de leur analogie : il admirera sans doute l'usage des racines, des tiges, des feuilles : mais quel sera son étonnement quand il examinera la fleur ; quand il verra l'appareil majestueux que présentent les organes qui entourent ceux qui doivent perpétuer la plante ; quelle idée devra-t-il se former de cette opération mystérieuse, au moyen de laquelle la nature, quoique variant sans cesse, est toujours la même. Les ressemblances qu'ont entr'elles les diverses parties des végétaux, lui donneront les moyens de les classer : elles sont assez communes, ces ressemblances, pour ne pas trop multiplier, ni les divisions générales, ni leurs subdivisions.

Considérés par rapport à la médecine, les végétaux offriront des tableaux moins riches, moins brillans, à la vérité, mais d'une utilité plus réelle. Parmi la multitude de ces êtres, les uns offrent à l'homme des aliments aussi sains qu'agréables, d'autres sont propres à ranimer ses forces ou à en modérer l'action. Quelques - uns d'entr'eux

peuvent lui nuire, mais à côté il rencontre ceux qui sont propres à arrêter les mauvais effets des premiers : en un mot, faire l'énumération de leurs vertus, c'est décrire les nombreuses maladies de l'espèce humaine.

Les minéraux n'offriront pas à notre élève cette force incompréhensible qui, dans les corps organisés, produit tant de phénomenes : il n'y rencontrera plus cette structure merveilleuse qu'affectent les êtres des deux autres règnes ; mais il y reconnoîtra l'action de cette autre puissance qui détermine les corps inorganiques à prendre invariablement une forme plus ou moins régulière, et qui se remarque jusques dans les élémens les plus tenus : ces formes constantes pourront lui servir pour les classer.

La médecine retire du règne minéral tant de moyens puissans ; quelques-uns de ses produits sont si dangereux, qu'aucune de ses branches ne devra être négligée.

Les maladies du corps humain se guérissent par des moyens pris dans la nature ; l'histoire naturelle en fournit un très - grand nombre : tel est le raisonnement qui prouve la nécessité de cette science : tout ce que je viens de dire n'en est que le développement.

Jusqu'à présent, les connoissances que notre élève a acquises sont sûres, parce qu'elles sont le

résultat de la comparaison immédiate des objets entr'eux, et, elles sont d'autant plus exactes que c'est la nature elle-même qui l'a dirigé. Mais il doit sortir de ce cercle de rapports purement physiques; il est devenu trop étroit pour lui. Les abstractions et leurs combinaisons vont l'occuper maintenant. Les êtres intellectuels, fruits de l'esprit humain, et qui en sont réellement le triomphe, présentent des rapports si compliqués, si difficiles à saisir; ils peuvent être considérés sous tant de faces, qu'il faut bien connoître les instrumens avec lesquels on les crée, afin d'éviter l'erreur, c'est-à-dire, qu'avant d'aller plus loin, notre élève doit étudier l'art de penser.

Une courte analyse de cette science importante nous fera mieux sentir son utilité pour l'art de guérir, que si j'essayais de démontrer les rapports immédiats qui existent entre ces deux sciences.

En réfléchissant sur l'homme, on lui reconnaît bientôt des besoins et des facultés; parmi les besoins, les uns sont immédiatement attachés à sa conservation, et lui sont donnés par la nature; les autres, d'un rapport moins direct, sont son ouvrage, et il peut en augmenter le nombre et changer leur objet; mais en même temps il acquiert les moyens de les satisfaire. C'est dans ce pouvoir qu'a l'homme d'étendre ses besoins, et avec eux ses moyens, que consiste sa perfectibilité. Elle est dûe à la raison et à la parole; deux

facultés qui, quoique différentes par leur objet, ont cependant la même source, puisqu'elles dépendent de la faculté de penser dont elles ne sont que des modifications.

Cette faculté de penser, prise dans sa plus grande acception, et que l'on appelle alors esprit, produit des actes dont les uns ont pour objet des actions, les autres des connoissances : les premiers sont du ressort de la morale, et les seconds constituent l'entendement.

Si l'étude de la morale, qui nous trace nos devoirs envers la société, envers nous-mêmes, enfin envers l'auteur de notre être, est nécessaire à tout homme, elle est de la plus grande importance pour le médecin : sans elle, le médecin est un monstre que la société doit expulser de son sein. De quels crimes n'est pas capable, en effet, celui qui, sans probité, a, entre les mains, non-seulement les intérêts les plus chers de ses semblables, mais qui souvent encore peut disposer de leur vie.

L'esprit se révolte à l'idée seule d'un tel homme. Tantôt on le voit, dépouillé de toute sensibilité, ou refuser ses secours à des malheureux, ou ne les leur donner qu'à regret ; précisément parce qu'ils ne peuvent satisfaire sa cupidité : tantôt subjugué par les passions les plus basses, on le voit laisser en proie à la douleur ceux qui auraient besoin des secours de son art.

Le médecin qui, au contraire, à une morale et une probité exemptes de préjugés, joint la douceur du caractère, est susceptible des plus grands biens, comme l'autre était capable des plus grands maux. Le pauvre et le riche en reçoivent également les mêmes soins, les mêmes égards: si la fortune des uns le fait vivre de son état, la reconnoissance des autres est sa récompense : Ses paroles consolantes, et le vif intérêt qu'il prend à ses malades, produisent souvent leur guérison : ses sages conseils, les tableaux terribles, mais vrais, des effets de la débauche, qu'il fait à des jeunes gens que les plaisirs des sens entraînent si puissamment, peuvent les détourner du précipice, ou les empêcher d'y retomber.

Toutes les connoissances de l'homme se rapportent aux sensations comme principes. Environné des objets extérieurs, il en reçoit par ses organes les impressions diverses : les unes, en lui donnant les images de ces mêmes objets, deviennent la source de toutes ses connoissances ; les autres produisent en lui les affections et les passions qui, à raison de leur influence sur l'économie animale, demandent d'être connues jusqu'aux moindres détails.

Mais laissant de côté les affections, occupons-nous seulement des sensations représentatives. L'attention contemple les idées des objets ; la réflexion les compare ; l'abstraction les généralise, et donne

naissance aux idées intellectuelles; la réminiscence les fait reconnoître ; la mémoire les enchaîne ; enfin, l'imagination, les assortissant de différentes manières, crée de nouveaux êtres qui ne doivent leur existence qu'aux opérations de l'esprit.

Toutes ces opérations, dans chacune desquelles on reconnoît l'attention, ne sont que les bases de deux autres plus importantes, le jugement et le raisonnement.

C'est cette partie de la logique, celle qui traite du jugement et du raisonnement, que le médecin doit approfondir. De son étude bien ou mal faite découleront ses lumières ou ses erreurs. En prenant la nature pour guide, il apprendra quels degrés de certitude doivent avoir ses jugemens : il saura, sur-tout, quelle confiance il devra donner aux témoignages de ses sens, à l'autorité, etc. C'est en suivant les règles que la nature nous dicte dans les raisonnements simples, qu'il saura conclure juste et éviter l'erreur.

Comme la faculté de penser est inséparable de celle de parler, pour déterminer exactement celle-là, il faudra étudier celle-ci. La connoissance de cette partie intéressante de la logique, en démontrant à notre élève les loix générales de l'expression, lui fera sentir la beauté du matériel des langues qu'il avait appris avec tant de peines.

Les instrumens précieux dont l'homme est pourvu, et au moyen desquels il acquiert toutes ses con-

noissances, étant bien connus, la première application que doit en faire notre élève sera à l'étude des mathématiques ; il les apprendra, non-seulement parce qu'elles habituent l'esprit à bien faire ses opérations, mais encore parce qu'elles sont indispensables pour la physique. Si nous lui avons fait étudier l'histoire naturelle ; si nous lui avons fait apprendre à penser ; si enfin il s'est appliqué aux mathématiques, ce n'était, en partie, que pour le livrer plus sûrement à la physique. Tant de préliminaires supposent, et les difficultés que cette science renferme, et son utilité pour la médecine. Ces difficultés et cette utilité nous seront connues, quand nous aurons déterminé son objet, et établi ses principales divisions.

Connoître tous les corps dont l'ensemble forme l'univers, déterminer les lois qui les régissent, soit en général, soit en particulier, tel est le but que se propose la physique, ainsi depuis les corps qui, par leur ténuité, échappent à nos sens, jusqu'à ces globes immenses qui roulent majestueusement dans l'espace, tout est de son domaine.

On voit par-là quels travaux immenses cette science exige. Non-seulement elle doit connoître tous les corps individuellement, mais encore elle doit déterminer tous leurs rapports, même jusques leurs nuances les plus fines. Était-il nécessaire pour cela, de savoir raisonner? Était-il indispensable de pouvoir mesurer toutes les distances possibles ?

Mais si l'étude de la physique est pénible, si elle a dû coûter à l'homme, les résultats satisfaisans qu'il en obtient, les avantages multipliés qu'il en retire, le récompensent bien de ses travaux. C'est elle en effet qui, en lui faisant voir, infinité dans les détails, centre unique d'action, l'a élevé à l'idée grande et sublime du créateur, et de ses attributs; c'est elle qui a donné à la société ces inventions aussi ingénieuses qu'utiles, et sans lesquelles celle-ci luterait, mais en vain, contre les nombreuses difficultés qui s'opposent à sa perfection : c'est elle enfin qui indique la place que l'homme occupe parmi les êtres, le rôle qu'il y joue, et le merveilleux mécanisme de son corps.

Puisque le but de la physique est de connoître les corps et leurs propriétés, elle se divise en deux grandes branches, l'histoire naturelle (notre éleve la connaît déjà), et la physique proprement dite. Cette dernière se subdivise en physique générale et en physique particulière, selon que les lois ou les propriétés appartiennent à tous les corps, ou à un seul genre.

Je ne parlerai point ici des propriétés et des loix générales; le corps humain possédant les unes et étant soumis à l'action des autres, notre éleve doit les connoître ; mais il s'appesantira principalement sur l'affinité, parce qu'elle est l'objet de deux sciences immenses, la chymie et l'astronomie.

Les secours puissans et multipliés que la médecine

retire de la chymie; la lumière qu'elle répand sur l'économie animale, exigent que notre éleve donne toute son attention à l'étude de cette science. En parcourant les détails immenses qu'elle renferme, il s'appercevra des progrès étonnants qu'elle a faits de nos jours, et de ceux qu'elle devait faire encore, si la hache homicide ne l'eût privée de son créateur. O victime infortunée! Malheureux Lavoisier! Pourquoi as-tu été enlevé aux sciences dans le moment même qu'elles avaient le plus besoin de tes lumières? Faut-il donc que tant de vertus et de talents ayent disparu tout-à-coup! Et à quelle époque! Dans le siècle des lumières, de la philosophie! Hélas! Tel est l'effet des passions de l'homme, qui subjugué par elles, devient capable des plus grands crimes, et dépose en quelque sorte les titres qui le font appartenir à son espèce.

Si l'affinité considérée à petite distance, demande d'être si bien connue, on ne voit pas d'une maniére aussi claire comment cette même affinité, agissant sur les corps célestes, est utile à la médecine : sans doute, il ne faut pas connoître l'astronomie dans ses détails; mais si les phénomènes de la nuit et du jour, des saisons, des climats divers, etc. modifient l'homme, leur cause doit être connue du médecin: ainsi il est nécessaire qu'il ait une teinture de la science des astres.

La physique particulière apprendra à notre éleve

les propriétés des agens généraux de la nature ; et ensuite celles des êtres organisés : leur ensemble constitue la physiologie. Cette dernière science qui se divise en physiologie végétale, et en physiologie animale, prend le nom de *médecine*, quand elle s'occupe de tout ce qui a rapport à l'homme considéré physiquement. On voit par-là que l'art de guérir n'est qu'une partie de la physique, et que par conséquent, pour bien connoître l'un, il faut étudier l'autre.

Telle est l'étendue des connoissances qu'exige l'art de guérir. En les parcourant toutes, je crois avoir déterminé, non-seulement le degré d'utilité dont elles sont à la médecine; mais encore l'ordre dans lequel il faut passer de la connoissance des unes, à l'étude des autres.

Pour remplir entièrement la tâche que je me suis imposée, il ne me reste plus qu'à jetter un coup-d'œil rapide sur les connoissances particulieres à la médecine.

Rechercher les causes de la vie et de la santé ; celles qui peuvent les altérer ou les détruire; trouver les moyens de les conserver, ou de les rétablir dans leur intégrité; tel est le triple problème que notre éleve doit résoudre : sa solution comprend tout ce qui appartient à l'art de guérir.

L'histoire de l'homme vivant et en santé s'offrira d'abord ; et parce qu'elle est la base de la médecine, rien de tout ce qui la concerne ne devra

être négligé. Elle comprend l'étude des parties du corps humain et celle de leurs usages.

Les secours nombreux que notre éleve doit tirer de l'anatomie, les grandes vues philosophiques qu'elle lui fera naître, adouciront ce que cette science a de pénible et de rebutant. Si l'élégance des formes de l'homme, si la supériorité que lui donne sur les autres êtres, la disposition extérieure de ses parties, méritent l'attention, quelle idée devra-t-on avoir de cet être, et de celui qui l'a créé, quand pénétrant dans son intérieur, on examinera les merveilleux ressorts qu'il renferme. Ici, ce sont des parties qui, outre qu'elles servent d'appui aux autres, défendent des chocs extérieurs les organes les plus intéressans, là, se rencontrent les organes destinés à mouvoir les divers leviers de cette machine; enfin, parmi toutes, se remarquent ces fils déliés, ces canaux nombreux qui distribuent par-tout et le sentiment et la vie.

Les phénomenes de la vie sont si compliqués; leur liaison est si intime ; les nuances qui les séparent, sont si difficiles à assigner, que notre éleve n'en entreprendra l'étude qu'avec la plus grande circonspection. Tous ses pas devront être dirigés par l'expérience, et éclairés de la raison la plus saine. Sans l'expérience et la raison, nuls progrès certains en physiologie. Comment, sans elle, en effet, déterminera-t-on les combinaisons de toutes les loix physiques, et leurs modifications par le

principe vital, serait-il possible, sans leurs secours, de concevoir, et ce beau mécanisme qui transmet le sang avec une vîtesse étonnante dans toutes les parties, et cette belle opération par laquelle la matière, d'inorganique qu'elle étoit, devient animée, enfin les importantes fonctions du cerveau et des nerfs, qui sont les moyens de communication du corps avec l'*ame*. En un mot, sans l'expérience et une logique exacte, ou l'on n'acquiert que des principes obscurs sur la vie, ou l'on se jette dans des systêmes bien plus dangereux qu'une entière ignorance.

Si l'étude de la santé exige un travail pénible et immense, un champ bien plus vaste encore se présente, quand il s'agit de connoître, et les nombreuses altérations qu'elle peut subir, et la multitude des causes qui les produisent. Ici, comme dans la science précédente, c'est la nature qu'il faut étudier : les livres ne peuvent remplacer les observations fréquemment répétées qu'elle demande. Sans doute on doit beaucoup à ceux qui, après avoir sacrifié leurs veilles à observer la nature, nous ont transmis leurs travaux. Mais tous l'ont-ils bien vue ? Quelques-uns d'entr'eux ne l'ont-ils pas pliée pour la faire cadrer à leurs systêmes ? et d'ailleurs quand leurs résultats seraient exacts, ils seraient inintelligibles, si nous ne les observions nous-mêmes.

Déterminer les diverses altérations de la santé, et les causes qui les occasionnent, voilà l'objet

de la pathologie ; elle atteint son but, quand, s'appuyant des connoissances que lui a données la physiologie, elle examine comment les objets extérieurs modifient l'économie animale; comment la partie spirituelle de l'homme peut influer sur son physique. On voit par-là que les détails dans lesquels elle doit entrer sont immenses.

Jusqu'à présent, notre éleve nous a paru ne travailler que pour son instruction, pour satisfaire sa curiosité. Qu'importe à la société qu'il connoisse, et les conditions de la santé, et les nombreuses maladies qui affligent l'humanité, s'il ne peut lui donner les moyens de conserver l'une, et de guérir les autres. L'*hygienne* et la *thérapeutique*, donnent tout ce qui est nécessaire pour remplir ces deux indications importantes, seul but de la médecine. L'art de connoître les médicamens, et celui de les employer, ou la *pharmacie*, enfin la *matière médicale*, sont les divisions de la *thérapeutique*.

Les maladies qui affligent les hommes sont en grand nombre ; les moyens de guérison sont aussi très - multipliés ; l'art de les connoître et de les employer est long et difficile ; ainsi donc, la médecine exige de celui qui l'étudie, des connoissances aussi profondes qu'étendues. Tout ce que j'ai dit dans ce discours, tout ce que j'aurais pu dire, si les bornes que je me suis prescrites me l'eussent permis, n'est que le développement de ce raisonnement.

Citoyens Sociétaires, si le mérite de bien écrire était un titre pour aspirer à l'honneur de vous avoir pour Collégues, cet essai serait loin de mériter vos suffrages. Accoutumé à n'étudier que des sciences exactes, je suis peu propre à orner la vérité des beautés du style. Je serai satisfait si vous trouvez la vérité dans cet essai, et quelque liaison dans ses parties ; ce n'est que sous ce point de vue que je vous prie de l'envisager.